

Sylvain
Urfer



**Madagascar
une culture
en péril ?**

photographies de Rijasolo

no comment® éditions

MADAGASCAR
UNE CULTURE EN PÉRIL ?
essai

DU MÊME AUTEUR

L'espoir et le doute. Un quart de siècle malgache, Foi & Justice, 2000, 2^e éd. 2006.

Le doux et l'amer. Madagascar au tournant du millénaire, Foi & Justice, 2003, 2^e éd. 2008.

La crise et le rebond. Après 50 ans d'indépendance malgache, Foi & Justice, 2010.

En collaboration avec Patricia Rajeriarison, *Madagascar*, Le Cavalier Bleu (coll. Idées reçues)/Foi & Justice, 2010.

PARTICIPATION À DES OUVRAGES COLLECTIFS :

Le christianisme à Madagascar (dir. B. Hübsch), Ambozontany/Karthala, 1993.

Christianisme et droits de l'homme à Madagascar (dir. G. Cipollone), Karthala/Foi & Justice, 2008.

Madagascar fenêtres : Aperçus sur la culture malgache, volume III, CITE, Antananarivo, 2009.

COMPOSÉS ET PRÉSENTÉS PAR L'AUTEUR :

Ny Fiangonana sy ny Fiarahamonina eto Madagasikara – Église et Société à Madagascar, Textes bilingues des évêques de Madagascar, Foi & Justice : tome 1 : 1889-1960 ; t. 2 : 1960-1975 ; t. 3 : 1975-1989 ; t. 4 : 1990-1995 ; t. 5 : 1995-2000 ; t. 6 : 2001-2005 ; t. 7 : 2006-2010.

Jean-Paul II à Madagascar – Joany-Paoly II eto Madagasikara, Discours et documents bilingues, Foi & Justice, 1989.

SYLVAIN URFER

MADAGASCAR
UNE CULTURE EN PÉRIL ?
essai

Photographies de Rijasolo

no comment® éditions

ISBN 979-10-90721-03-6

© no comment® éditions, mai 2012

2, rue Ratianarivo – Antananarivo 101 – Madagascar

www.nocomment-editions.com

Sylvain Urfer

Sylvain Urfer, jésuite français, licencié ès lettres (Paris-Sorbonne), en philosophie et en théologie, lauréat de l'Institut d'études politiques de Paris, a rejoint Madagascar en 1974 après divers séjours en Tanzanie.

Il a enseigné dans les collèges Saint Michel et Saint Antoine (Antananarivo), au Grand Séminaire de Manantenaso (Antsirabe) et à l'Université catholique de Madagascar (Antananarivo).

Pendant 25 ans, il a été curé de la paroisse d'Anosibe, l'une des plus pauvres d'Antananarivo, et a participé à la création de l'ADA (Association pour le développement d'Anosibe).

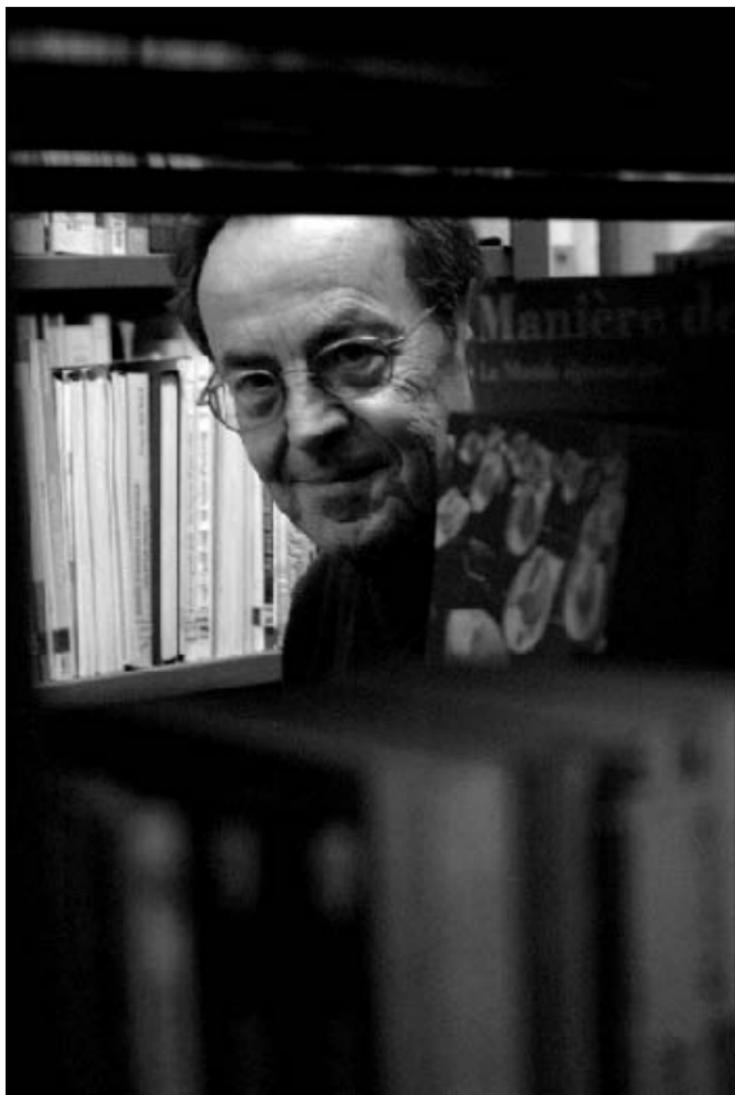
Tout en collaborant avec la Conférence épiscopale de Madagascar, il a créé le Centre

Foi & Justice, voué à la documentation, à la recherche et à l'édition (une cinquantaine de livres et autant de brochures parus à ce jour).

Après avoir travaillé avec le CMF/CNOE, il a été membre fondateur du SeFaFi (Observatoire de la vie publique) en 2001.

Ayant fait l'objet, sans raison officielle, d'une mesure d'expulsion en 2007, il a repris ses activités au Centre Foi & Justice en 2009.

Auteur de nombreux articles et essais, il est reconnu comme l'un des analystes les plus pointus de la société malgache.



Sylvain Urfer
ph. Michaël Landriu



Rijasolo
ph. Michaël Landriu

Rijasolo

Né en 1973 en France, Rija Randrianasolo, dit Rijasolo, commence la photographie en autodidacte en 2000. En 2004, il débute un travail photographique déambulatoire intitulé *Miverina*, témoignant de sa difficulté à retrouver un rapport intime avec Madagascar, son pays d'origine. En 2006, il débute une formation en photojournalisme à Paris et fonde le collectif Riva Press avec quatre photographes. Il collabore avec la presse quotidienne et magazine française. Son travail a fait l'objet d'une dizaine d'expositions dans le monde et il est lauréat du prix Leica 35 mm Wide Angle pour son reportage sur Ilakaka. Il vit et travaille à Antananarivo.

Préface

Madagascar, depuis son indépendance, a traversé plusieurs crises politiques. Manifestations, renversements du pouvoir, transitions, mises en place de nouveaux gouvernements, voire de nouveaux régimes... Les Malgaches, prétendument peuple tranquille et pacifique, semblent préférer à l'alternance démocratique des changements plus radicaux. Sauf que ce sont toujours plus ou moins les mêmes qui composent la classe dirigeante, toujours les mêmes qui s'enrichissent, et toujours les mêmes qui, depuis des décennies, s'appauvrissent d'année en année.

La succession des crises politiques, dont la dernière, peut-être la plus grave, dure depuis 2009, masque de moins un moins

un malaise bien plus profond : celui de la société tout entière. Un malaise enraciné dans deux grands bouleversements du XX^e siècle, la colonisation et la mondialisation : ces phénomènes historiques ont fait subir au pays l'incursion de modes de vie, de pensée, d'organisation sociale et économique complètement hétérogènes à sa culture, remettant toutes les valeurs en question.

Il en résulte une société déstabilisée, inquiète, en porte à faux entre un passé qu'elle peine à assumer et un avenir qu'elle ne parvient pas à s'approprier, une société qui, au quotidien, se trouve prise entre deux tentations de désespérance : celle d'un pessimisme résigné et passif, et celle d'une sourde révolte qui peut ouvrir la voie de toutes les violences.

En plaçant la culture malgache au centre de son questionnement, ce livre met l'accent sur ce qui fonde une société et conditionne son avenir : un système de valeurs capable d'organiser harmonieusement le rapport à soi, à l'autre et au reste du monde. Et en s'interrogeant sur le péril encouru par ce système, Sylvain Urfer insiste sur l'urgence de sa rénovation. Car il est convaincu que la

société malgache ne peut avancer sereinement vers son avenir en jetant son passé aux oubliettes, il lui faut au contraire interroger chacune de ses valeurs, de ses traditions, de ses coutumes, pour se les réapproprier et les moderniser.

Quelle place pour le *fibavanana* au XXI^e siècle ? Quel sens pour le *benamaso* ? Quels traitements pour les exclusions, les discriminations ? Quel rôle pour le pouvoir ? Quelle importance pour le *tsiny* et le *tody* ? Telles sont les questions auxquelles Sylvain Urfer apporte des éléments de réponse au fil de ces pages, frayant les chemins que la société malgache pourrait emprunter afin de se réinventer sans se trahir.

Alexis Villain

Note de l'éditeur

Sylvain Urfer a publié les textes qui composent ce recueil dans la rubrique Soatoavina (« valeurs ») du magazine no comment[®], de janvier 2011 à avril 2012. Pour l'édition de ce volume, il leur ajoute un premier chapitre issu d'une conférence donnée à Saint-Denis de la Réunion le 7 juin 2011, ainsi qu'une conclusion. Ces textes sont accompagnés de dix-sept photographies de Rijasolo, des images qui ne sont pas à considérer comme de simples illustrations mais comme une manière d'instaurer un dialogue fécond entre réflexion sociologique et photographie.

Madagascar, logique des crises, devenir de la société

« Le décryptage d'une société passe par la connaissance de son passé, de ses racines, de ses traumatismes et de ses mémoires. [... Ainsi que le rappelle Braudel], il existe une histoire de la longue durée, lentement rythmée, qui est celle des groupes, des sociétés et des civilisations. C'est cette histoire lente des civilisations qui nous intéresse ici. La longue durée est un personnage encombrant et compliqué. Elle heurte le sociologue et le politique. Elle est perçue comme un parti pris culturaliste alors qu'elle est tout simplement le soubassement d'une réalité sujette à des évolutions* ».

* Jacques Huntzinger, *Il était une fois la Méditerranée*, CNRS Éditions, 2010, p. 43. Il renvoie au livre magistral

C'est à cette citation de Jacques Huntzinger, dans son livre récent, *Il était une fois la Méditerranée*, que j'emprunte le fil conducteur de cette causerie. Car le recours à l'histoire de longue durée est indispensable à la compréhension des réalités malgaches d'aujourd'hui. Cette histoire se noue, pour la Grande Île, tout au long du XIX^e siècle, et se déploie dans le siècle suivant. La crise actuelle, tout comme les bouleversements qui ont scandé les dernières décennies, ne prennent sens qu'à la lumière de l'histoire lente d'une civilisation en difficile mutation, qui aura sans doute besoin encore d'une ou deux générations pour se stabiliser.

Une nation en recherche de son unité

Le livre de Françoise Raison-Jourde, *Bible et pouvoir à Madagascar au XIX^e siècle. Invention d'une identité chrétienne et construction de l'État (1780-1880)** est ici la référence majeure. Il montre comment la monarchie merina, réunifiée par Andrianampoinimerina entre 1787 et 1810,

de Fernand Braudel, *La Méditerranée. L'espace et l'histoire*, Flammarion, 1985.

* Paris, Karthala, 1991.

étend son pouvoir sur les deux tiers de l'île grâce à Radama I^{er} (1810-1828). Avec l'aide des Anglais de Maurice, ce dernier modernise son armée en échangeant des armes contre des esclaves, des bœufs et du riz. Ces conquêtes, tenues par les Merina comme des guerres d'unification nationale, sont vécues dans les autres régions comme des guerres coloniales*. Nombre de leurs excès ne sont toujours pas reconnus**, entretenant la méfiance sourde et tenace des populations côtières à l'égard de l'Imerina. En même temps, la *London Missionary Society* inaugure l'évangélisation du pays en 1818, crée les premières écoles, importe l'imprimerie et stabilise la langue par la traduction de la Bible, achevée en 1835. Ces innovations entraîneront un premier bouleversement profond et durable, surtout dans la région centrale de l'Imerina.

L'élan novateur est interrompu par Ranavalona I^{re} (1828-1861), craignant que le christianisme ne remette en cause la sacralité

* Dans *Le culte betsimisaraka et son système symbolique*, éd. Ambozontany, 1978, p. 26, Pascal Lahady parle de « double colonisation merina et française ».

** Ainsi des défenseurs de la forteresse d'Ifandana, en pays Betsileo : ils furent massacrés et laissés sans sépulture par les troupes de Radama I^{er}, en 1812.

d'un pouvoir lié au culte des ancêtres et à la vision du monde qui le légitime. La persécution des chrétiens et la fermeture du pays aux étrangers prendront fin avec l'avènement de son fils Radama II (1861-1863). Libéral et francophile, celui-ci pratique une politique d'ouverture totale aux hommes d'affaires et aux missionnaires européens, ce qui lui vaudra d'être assassiné très vite. Sa veuve Rasoherina (1863-1868) lui succède, mais la réalité du pouvoir échappe à l'oligarchie *andriana* (noble) au profit des *hova* (hommes libres) : l'un d'eux, Rainilaiarivony, sera premier ministre de 1864 à 1896, épousant successivement les trois dernières reines Rasoherina (1863-1868), Ranavalona II (1868-1883) et Ranavalona III (1883-1897). Mais la facilité avec laquelle le corps expéditionnaire français conquiert Tananarive en 1895 témoigne de la fragilité du royaume, miné par les dissensions internes et par l'hostilité latente des populations conquises, tant au sud des hautes terres que sur les côtes.

La période coloniale (1896-1960), si brève soit-elle aux yeux de l'histoire, porte en elle les germes de nouvelles contradictions. Pour la première fois, Madagascar est unifié

dans sa totalité, mais sous le joug d'une puissance étrangère. Soumise à ce pouvoir imposé, la population vit un traumatisme sans précédent : abolition de l'esclavage dès 1896 et instauration d'un État qui impose des lois s'immisçant dans tous les domaines : éducation, langue, santé, sécurité, culture, etc. ; mise en place d'une économie monétaire et du salariat, avec le maintien du travail obligatoire* jusqu'en 1946 ; construction d'infrastructures terrestres, maritimes et aériennes, qui mettent en contact des ethnies jusque-là isolées. Les changements induits provoquent un déracinement collectif, qui génère le repli sur soi de la culture malgache et l'éveil du mouvement nationaliste (*Vy Vato Sakelika***, 1912-1917). En 1936 naît un syndicalisme alimenté aux deux sources du communisme français et du nationalisme malgache. La deuxième guerre mondiale,

* Hérité du *fanompoana* : travail dû en reconnaissance de la souveraineté du roi, devenu « corvée de travail permanente à but productif, incluant tous les hommes valides pour un aménagement de l'espace agricole ». Françoise Raison-Jourde, *op. cit.*, p. 53.

** Fer, Pierre, Ramification : association culturelle d'étudiants en médecine, d'intellectuels, de pasteurs, de prêtres, d'écrivains, tous condamnés pour un complot illusoire.

qui a vu le prestige de la France terni, avive le désir de liberté, notamment par le biais des Malgaches ayant combattu en Europe contre les troupes nazies. Mais l'insurrection de 1947, brutalement réprimée, accentue les clivages anciens autour du MDRM (Mouvement démocratique de la rénovation malgache), nationaliste, et du PADESM (Parti des déshérités de Madagascar), tenu pour profrançais. Aujourd'hui, Madagascar n'a toujours pas surmonté ces clivages.

Les tentatives avortées

Avec l'indépendance de 1960 commence la série de déboires dont la crise actuelle est le dernier avatar. Tsiranana prolonge la prédominance française, au motif sans doute valable de faciliter une prise en charge progressive des affaires par le pays. Celle-ci n'a pas lieu, ou si peu ; malade, le président s'accroche au pouvoir et les courtisans manœuvrent jusqu'à la chute du 13 mai 1972. Significativement, les revendications, exprimées d'abord par les étudiants, portent sur le rejet de la coopération française et sur la malgachisation de l'enseignement.